

AIR FARCE ONE

Le 11 septembre 2001, le président des États-Unis d'Amérique, George Herbert Walker Bush Junior, a été baladé dans la moitié du pays, apparemment sans raison. J'ai une idée sur les raisons pour lesquelles cette incroyable pérégrination a eu lieu, car j'y ai participé. Je m'appelle Randall Perkins et je suis agent de l'United States Secret Service, le service de sécurité chargé de la protection du Président des États-Unis d'Amérique. J'ai suivi Bush Junior pendant son déplacement à Sarasota, et aussi pendant la journée qui a suivi, le mardi 11 septembre 2001. Vous m'avez sûrement vu aux côtés du président à la télévision, le petit afro-américain très typé, trapu et discret, c'est moi.

George Walker Bush Junior avait prévu un déplacement à Sarasota, en Floride, à l'occasion d'une tournée promotionnelle en faveur de l'apprentissage de la lecture, un des nombreux déplacements tenant des relations publique de la Présidence. J'avais l'habitude avec son prédécesseur, Bill Clinton, avec qui j'ai travaillé pendant tout son second mandat comme agent de sécurité de base. La différence cette fois-ci, outre le président, était le fait que j'avais été promu adjoint du chef de l'équipe de sécurité mobile de la Présidence par mon patron, Wallace Kirby. Vieux de la vieille qui avait commencé au Secret Service sous Nixon, il n'était pas loin de la retraite et il m'avait pris comme successeur au poste de chef de l'équipe mobile.

Le déplacement de Bush Junior à Sarasota était prévu en interne depuis début août par les services de la Présidence. Elle a été communiquée à la presse une fois que les détails pratiques ont été réglés. Typiquement, pour un déplacement présidentiel, il y a l'équipe mobile, qui suit le Président depuis Washington, dont je fais partie, et les équipes locales du Secret Services chargées de sécuriser les lieux visités par le président. En l'occurrence, le Colony Bay Resort à Sarasota, et l'école élémentaire Emma E. Booker dans la même ville.

En renfort, des équipes de sécurité d'autres services locaux, comme la police de Sarasota pour les déplacements en voiture du Président, sont mobilisés. Il y avait aussi dans le coup une équipe d'artilleurs de l'US Army qui ont sécurisé le Colony Bay Resort avec des missiles sol-air à courte portée de type Stinger afin de prévoir une réplique en cas d'attaque aérienne. Comme le Colony Bay Resort est sur une presqu'île qui ferme la baie de Tampa, la séparant du Golfe du Mexique, deux vedettes armées des Garde-Côte ont aussi été déployées pour assurer la sécurité, une côté golfe du Mexique, une du côté de la baie.

Le président est arrivé à Sarasota le 10 septembre 2001 en fin d'après-midi à bord d'Air Force One, l'avion présidentiel. Ce dernier est une véritable Maison Blanche volante, relié à tout le reste du pays par tous les systèmes de communication civils et militaires disponibles. À bord de cet appareil, le président peut d'adresser instantanément à n'importe qui dans le pays, du vice-président au simple citoyen de base. À une échelle plus modeste, même sa limousine blindée, Limo One, est équipée de systèmes de communication par satellite lui permettant de rester en contact avec le reste du pays. Et un officier de nos forces armées le suit en permanence avec une valise de communication satellite pour tout contact d'urgence avec le reste de l'exécutif et des forces armées en cas de nécessité.

Ce qui rend le parcours aérien du Président le 11 septembre 2001 d'autant plus inexplicable qu'il était inutile pour une gestion d'urgence de la situation. Lors d'un déplacement, le Secret Service prévoit tous les scénarios de crise possibles, et ce qu'il faut pour y faire face. Par exemple, le Sarasota Memorial Hospital avait une équipe médicale en alerte au cas où il aurait fallu soigner le Président en urgence, dans un scénario comparable à la tentative d'assassinat contre Ronald Reagan en 1981. Et il y avait aussi la base aérienne de Mac Dill, à Tampa, de l'autre côté de la baie, au nord, qui était mobilisée pour servir de poste de commandement d'urgence en cas de situation de crise majeure. Comme le 11 septembre 2001... Depuis l'aéroport de Sarasota, Mac Dill AFB était à vingt minutes de vol de Sarasota International Airport.

Le 10 septembre 2001 au soir, j'ai terminé mon service à dix heures du soir une fois que le président s'était couché. Je rempilais le lendemain à cinq heures pour assurer une journée en principe tranquille : visite à l'école élémentaire Emma E. Booker à neuf heures, départ à neuf heures trente, arrivée à l'aéroport international de Sarasota à dix heures, décollage une demi-heure plus tard et arrivée à Washington à la base aérienne d'Andrews Air Force Base, où nous passons le relais aux permanents de la Maison Blanche qui le ramènent à Pennsylvania Avenue à bord de Marine One, l'hélicoptère présidentiel. C'était une sortie de routine, rien de plus. J'en ai discuté avec mon chef Wallace Kirby, avant d'aller me coucher, et il n'y avait rien de particulier dans ce déplacement :

« Une fois qu'on sera à l'école, il y aura une réunion avec la presse avec les questions habituelles. Tout est tracé, on en a pour dix minutes avant de regagner l'aéroport.

— Mouais... Il va sortir trois banalités et on rentre au bercail. Enfin, tu me diras, au moins on aura eu droit à un joli voyage dans le cadre du travail.

— On ne peut pas toujours suivre le président lors de déplacements internationaux Randy. Par contre, c'est vrai que celui-là, entre son ranch au Texas et ses opérations de communication, on n'aura pas grand chose de passionnant à voir.

— J'en viendrai presque à souhaiter qu'une catastrophe aie lieu demain, histoire de voir un peu ce qui se passe en situation de crise...

— M'en parle pas. J'y ai eu droit en 1995 avec l'attentat d'Oklahoma City, et c'était vraiment pas facile à vivre. Heureusement que Clinton assurait, comme il l'a fait avec le World Trade Center en 1993... »

La journée du lendemain promettait d'être chargée mais courte. Je m'attendais, après l'opération de relations publiques du président, à rentrer tranquillement à Washington et à être libéré de mes obligations à deux heures de l'après-midi au plus tard. Mais les événements ne furent pas aussi paisibles que prévu...

La journée du 11 septembre 2001 a commencé comme n'importe quelle journée de travail quand je suis le président en déplacement : très tôt, et avec beaucoup de choses à faire dès le réveil. Une autre équipe du Secret Service suivait le président Bush dans son jogging matinal et, à six heures, j'avais une réunion de préparation avec les autres équipes pour passer en revue tout ce que nous devions faire pendant cette journée. À commencer par le déplacement à l'école Emma E. Booker. L'équipe du Secret Service de Floride était déjà sur place, et ils avaient tout préparé dans la nuit.

J'ai terminait le briefing avec mon équipe, celle qui devait assurer la sécurité de Bush pendant ses déplacements en voiture, quand le première événement bizarre de la journée est survenu. Wallace Kriby, mon patron, étant avec le président, c'est moi que l'on a appelé à la radio pour une vérification de routine, alors que je terminais mon briefing dans une des salles de réception de l'hôtel, transformée en PC mobile du Secret Service pour l'occasion :

« ...la police urbaine de Sarasota assure la sécurisation du parcours, nous n'avons qu'à nous concentrer sur le cortège présidentiel. Nous n'avons que deux déplacements à faire : d'ici à l'école, et de l'école à Air Force One, sur l'aéroport de Sarasota Bradenton International. Je veux voir tout le monde à son poste à 8h00, je ferais une inspection à 8h15. Vous connaissez les scénarios de routine en cas de pépin, je ne vous les rappellerai pas. Mesdames, messieurs, ce sera tout, vous pouvez disposer...

— *Crrrrrshh... Alpha 1 de Charlie 7, vous me recevez ?*

— Ici Alpha 2, Alpha 1 est occupé, je le remplace... Un problème ?

— *Oui, à la grille d'entrée, on a une équipe de journalistes qui prétendent avoir rendez-vous avec number one. Est-ce qu'il y a un point de presse prévu à l'hôtel ce matin avant l'école ? Il me semble que non...*

— Je confirme, il n'y a rien de prévu avec la presse avant l'école Booker, qui sont ces journalistes qui veulent voir le Président ?

— *Une équipe de télévision soi-disant de la télévision jordanienne, quatre types dans une camionnette GMC déglinguée, et qui n'ont pas du tout l'air professionnels, si vous voulez mon avis. Ils prétendent que l'agent du Secret Service Stuart Lorenzi les a autorisés à venir. J'ai relevé leur numéro avant de venir... »*

Pour des raisons évidentes de sécurité, les rencontres du président avec la presse ne se font jamais à l'improviste : il faut faire sa demande au chef de cabinet de la Maison Blanche et prendre rendez-vous, après vérification par le Secret Service. Même les journalistes accrédités, qui ont un accès permanent à la Maison Blanche, doivent prévenir au minimum 24 heures à l'avance avant d'être autorisés à faire leur travail auprès du président. Ce jour-là, je devais gérer une situation plus que suspecte. Voyant sur le journal des consignes qu'aucune interview n'était prévue, j'ai tout de suite prévenu l'agent qui était venu le voir qu'il fallait appliquer la procédure prévue en cas de menace potentielle sur la sécurité du président en demandant aux gardes de la grille de retenir les soi-disant journalistes en attendant la venue d'une équipe du FBI pour les arrêter

« Charlie 7, ici Alpha 2, les types qui prétendent vouloir interviewer number one, ils sont toujours là ? Vous pouvez les bloquer ?

— *Négatif Alpha 2, ils ont fait demi-tour et ils sont partis le temps que je vous fasse mon rapport. Ils étaient pas prévus au programme, c'était bien ça...*

— Affirmatif Charlie 7. Vu que l'on a leur numéro, vous me préparez un rapport pour le FBI, à leur transmettre DQP...

— *Compris Alpha 2, De Charlie 7, terminé !* »

Plus tard, l'enquête du FBI montrera que ces types étaient des militants soudanais liés à une organisation clandestine de ce pays. Et il est fort possible que Bush aie échappé, ce jour-là, à un attentat comparable à celui qui a coûté la vie à Ahmed Shah Massoud : un commando suicide déguisé en journalistes faisant exploser une bombe située dans la caméra de la fausse équipe de reporters. Il est fort possible qu'ils aient été inspirés par cet attentat réussi pour tenter à leur tour de faire la même chose avec Bush Junior, mais la sécurité stricte autour du président les en a empêchés. Le FBI, par le biais de nos collègues de Floride qui gardaient la grille, a été prévenu dans le quart d'heure qui a suivi, et Wallace a eu mon rapport sur l'incident dès qu'il est sorti de son entrevue avec le président. C'était un problème de réglé rapidement et proprement, en attendant la suite. Et quelle suite...

En tant que second de l'équipe mobile, je devais m'occuper des déplacements routiers du président. Après mon briefing, Wallace est allé régler les détails du parcours avec le représentant de la police urbaine de Sarasota qui avait été détaché à notre service, pendant que je m'occupais de la dernière revue de détail avec l'équipe Alpha. Il était 8h20 quand j'ai terminé la transmission des consignes aux autres agents de mon équipe :

« Vous connaissez les scénarios prévus en cas d'attaque du convoi présidentiel, je n'ai pas à vous les rappeler. On a deux camionnettes avec des groupes d'intervention de la police dans le convoi, le patron sera dans la voiture de police de tête, et moi dans la limousine présidentielle. Pour tous les bagages, on a la camionnette banalisée habituelle, c'est le dernier rappel pour y mettre vos valises, elle part dans cinq minutes pour l'aéroport. L'escorte de police va arriver d'un instant à l'autre, mettez-vous tous en position... Wallace, tout est prêt, on n'attendait plus que toi. Les motards vont arriver...

— Bon boulot petit, il n'y a rien qui manque... J'ai eu l'équipe Bravo à l'école Booker, ils sont tous sur place... Est-ce que tu as vu...

— *Charlie un à Alpha un, l'escorte de police vient d'arriver, je peux vous les envoyer ou j'attends un peu ?*

— Envoyez tout le monde maintenant Charlie un, Alpha deux a tout préparé, nous n'attendons plus que le président... T'as vu Melinda ?

— Le capitaine Shearer ? Aux toilettes, elle ne va pas tarder... Quand on parle d'elle... Capitaine Shearer, vous pressez pas, on a encore cinq minutes... »

Le capitaine de corvette Melinda Shearer était la responsable des communications entre le président et la Maison Blanche sur cette mission. C'était elle qui portait en permanence la fameuse valise de communication satellite qui rattache le président au reste du gouvernement. Cet accessoire allait avoir un rôle important ce jour-là... Elle est venue nous retrouver alors que les motards de la police de Sarasota se mettaient en place pour sécuriser le convoi :

« Excusez-moi, un contretemps... Je suis prête pour le voyage avec tout ce qu'il faut, je n'arrive pas trop tard, j'espère...

— Tu as cinq minutes d'avance Melinda, précisa Wallace. Randy est avec toi dans Limo one pour le parcours, rien à signaler côté Secret Service. Et pour la Maison Blanche, tu as du nouveau ?

— Rien à signaler, la routine... Voilà Limo one... »

Limo one est le nom de code de la voiture du président lors de ses déplacements. C'est effectivement une limousine de luxe lourdement blindée, équipée de matériels de communication

très complets et de tout le nécessaire au travail du Président. Le chauffeur du véhicule a pris sa place dans le convoi et le dispositif du Secret Service s'est mis en place :

« Okay vous deux... Randy, tu montes à l'avant, comme prévu. Melinda, on va t'ouvrir pour que tu sois à ton poste, à l'arrière. Je vais à mon poste, je donne le signal du départ. Randy, quand le président est à bord, tu m'envoies le signal par radio.

— OK Wally... »

Le déplacement était soigneusement préparé par le Secret Service. Le chauffeur de Limo one a fait entrer dans le véhicule le président Bush et son chef de cabinet, Andrew Card, après Melinda et sa radio. J'ai pris ma place à côté du chauffeur et j'ai envoyé à Wallace le signal convenu par radio :

« Alpha deux à alpha one, numéro un à bord, on peut y aller... »

— *Compris Alpha deux... Alpha one à tous, on y va !* »

Comme prévu par le Secret Service, George W. Bush, les membres de son cabinet et le reste de son entourage ont quitté le Colony Bay Resort à 8h30, comme prévu. Le président avait une opération de communication publique à faire à la Emma E. Booker elementary school à partir de 9h00. Jusqu'ici, tout allait bien...

Ce fut pendant que nous nous dirigeons vers l'école que nous avons eu les toutes premières nouvelles des attentats du 11 septembre 2001. Assis sur le siège avant de la limousine présidentielle, à côté du chauffeur, je surveillait le convoi qui roulait dans les rues de Sarasota, à destination de l'école Booker. C'était de la routine, il n'y avait rien à signaler à Sarasota. À 8h52, j'ai eu un appel en urgence sur mon poste de radio, de la part de mon chef :

« *Alpha deux de Alpha un, on a une urgence !* »

— Alpha deux j'écoute...

— *Ici Alpha un. On va sûrement devoir écourter la séance de photos à l'école Booker. Number one vient de me dire qu'un avion s'est planté dans la tour nord du World Trade Center, à New York City. Il a eu l'information il y a de ça deux minutes. C'est probablement un accident, et on va sans doute devoir rentrer en vitesse à Washington. Il est en ce moment en direct avec sa conseillère à la sécurité nationale. Pour l'instant, pas de changement...*

— Reçu Alpha un. Pas de changement, d'Alpha deux terminé... »

Vous avez bien lu : dès la collision du vol American Airlines 11 avec la tour nord, mais la nature terroriste de l'attaque en cours n'était pas encore établie, malgré le fait que le contrôle du trafic aérien avait sonné l'alerte et prévenu le NORAD. Grâce aux systèmes de communication embarqués à bord de sa limousine, Bush junior a été mis au courant moins de dix minutes après l'événement. À 8h55 ce matin-là, trois des quatre vols qui ont été utilisés par les terroristes d'Al Qaïda avaient déjà été détournés : le vol American Airlines 11 bien évidemment, détourné à 8h14, le vol United 175, détourné à 8h42, et le vol American 77, qui venait d'être détourné à 8h51, quatre minutes plus tôt.

Si le vol United 93 avait décollé à l'heure, les quatre avions auraient sûrement été tous détournés à 8h55. Seulement, le vol United 93 avait décollé de Newark International avec 42 minutes de retard ce jour-là, à 8h42 au lieu de 8h00... Pour le moment, en toute logique, faute d'informations plus précises, l'opération de communication du Président à l'école Booker était maintenue, ce qui était fort logique. Par contre, c'est après l'arrivée à l'école que ça allait se gâter.

Limo one est arrivée devant l'école Booker à 8h58. À ce moment-là, l'équipe Alpha passait le relais à l'équipe Bravo, une équipe locale du Secret Service chargée d'assurer la sécurité du Président pendant son passage à l'école Booker. J'avais cinq minutes devant moi et j'ai accompagné Andrew Card, le chef de cabinet de Bush, dans la salle de classe de l'école Booker qui servait de PC à l'équipe Bravo :

« Agent... Perkins, c'est bien ça ?

— Oui monsieur. Équipe Alpha, les déplacements.

— Oui, je vois. Votre patron, l'agent Kirby, a dû vous prévenir au sujet de l'avion qui s'est écrasé contre la tour nord du World Trade Center. Pour le moment, nous ne savons pas si c'est un accident ou un attentat. Excusez-moi, est-ce que vous avez les nouvelles à la télévision ? Ils doivent parler de New York City, non ?

— On a ça ici monsieur Card, répondit un de mes collègues de l'équipe Bravo. Si vous voulez suivre tout cela avec nous, vous ne savez vraiment pas ce qui se passe ? »

Les deux agents du bureau de Floride du Secret Service qui avaient mis la télévision sur Wolf News ont découvert, en même temps qu'Andrew Card et moi-même, l'arrivée en direct du vol United 175 sur la tour sud du World Trade Center :

« ...Kenny, nous allons rester en contact avec vous, si vous pouvez trouver un autre téléphone qui marche avec une vue sur la tour nord, ça nous permettra... »

— *Fmpmfpmppffmpp mfffmm mmm fmmppmmfppfppppmpm
mmmmffppffmmpmfmmppppmp ! Mmm fmmppmmfppfppppmpm
pfmpmfmmppppmp mfffmm mmfppfppmmffppppmf ! Mmm
fmmppmmfppfppppmp pfmpmfmmppppmp mfffmm mmfppfppmmffppppmf !*

— Comment ça un deuxième avion ?

— *AAAAAAAAAAAAAAAAAAAAHHHH !... BANG ! Tuuuuuuuuuuuuuuuuuuu...*

— *OH MON DIEU !... ILS ONT TUÉ KENNY !*

— *Les enfoirés... »*

Il était 9h03, heure de la côte est. Désormais, la nature terroriste de l'attaque ne faisait aucun doute. Andrew Card, blême, a tout de suite pris les choses en main :

« Agent Perkins, allez tout de suite prévenir votre patron, il nous faut des contacts avec la Maison Blanche tout de suite. Surtout, ne dites rien au président, je m'en charge !

— Comme vous voudrez... »

Wallace, dans une autre pièce, avait eu l'information par la fameuse radio d'urgence de Melinda, qui nous avait transmis un télex de la Maison Blanche. Wallace m'a tout de suite mis au courant de ce qui se passait :

« Pour New York, c'est bien un attentat. On a des instructions de la part de Cheney.

— On plie bagage et on file directement à Mac Dill AFB ? »

Melinda et Wallace m'ont regardé d'un drôle d'air et mon patron m'a tendu le télex de la Maison Blanche en me disant ceci :

« Si c'est moi qui te le dis, tu ne me croiras pas... »

En effet. Nous avons un scénario de crise majeure qui prévoit que le président soit immédiatement reconduit vers Air Force One, puis vers la base aérienne la plus proche, dans le cas d'un événement de cette nature. Or, ce n'était pas ce que nous demandait le vice-président :

De : Cabinet du vice-président – Maison Blanche – Washington D. C.

9.05 AM EST

À : *Équipe Secret Service Sarasota*

Objet : *Gestion crise sept. 11, 2001*

Texte :

Suite aux crash de deux avions de ligne sur le World Trade Center à New York City, je vous confirme que la Vice-Présidence a la situation bien en main.

Aucun changement ne doit être apporté au programme de la journée pour le moment. *Dès l'exécution de l'opération de communication du numéro un, vous regagnerez Angel pour un décollage le plus rapide possible.*

D'autres instructions vous seront transmises une fois en vol. Cet ordre doit faire l'objet d'une exécution immédiate et inconditionnelle.

Richard B. CHENEY, vice-président

J'ai souligné la partie la plus étonnante... Alors que nous avions un scénario qui aurait prévu de mettre le président à l'abri le plus vite possible, le vice-président nous ordonnait de ne rien faire et de continuer comme si de rien n'était... Si nous avions dès cet instant appliqué le scénario de crise immédiate, le président aurait été dans un bunker de commandement, prêt à s'occuper de la suite des opérations, avant dix heures du matin. Je rappelle que la base aérienne de Mac Dill, qui comprend un poste de commandement stratégique de nos forces armées, est de l'autre côté de la baie de Tampa, au nord de Sarasota...

Je suis immédiatement allé voir Andrew Card avec l'ordre de Cheney à la main. Il devait sûrement être dans le coup, lui aussi, vu qu'il m'a répondu qu'il se chargeait de prévenir le président que tout continuait comme prévu. Cela sans même avoir lu le télex de la Vice-Présidence... À ce moment-là, George W. Bush venait de se mettre en place pour faire la lecture avec les écoliers de l'école primaire Booker. Andrew Card s'est chargé de le mettre au courant :

« Ne bougez pas, je vais informer le président sur ce qui se passe... Agent Perkins, suivez-moi... Vous avez de quoi écrire ? J'ai un mot à passer en urgence au président.

— J'ai ce qu'il vous faut. »

J'ai prêté mon stylo et une feuille de mon bloc-note au chef de cabinet et il a griffonné dessus quelque chose que j'ai très bien pu lire. Puis il est allé voir Bush, et j'ai très bien entendu, depuis là où j'étais (on peut me voir brièvement sur les vidéos de cet événement, à la gauche de l'écran), ce qu'il a dit au président :

« George, un deuxième avion vient de percuter la tour sud, l'Amérique est attaquée... »

Comme à son habitude, Bush Junior n'a pas du tout perçu le tragique de la situation. Surtout que Card avait écrit un mot très clair sur le papier qu'il lui avait transmis, lui faisant bien comprendre que ce n'était pas lui qui avait les choses en main :

NE DIS RIEN MAINTENANT !

Le texte, ainsi que sa casse et sa ponctuation, sont rigoureusement authentiques, je l'ai vu au moment où Andrew Card l'a écrit avant de le passer à George W. Bush en mains propres. C'est ainsi que pendant les sept minutes qui ont suivi, George W. Bush, 43e président des États-Unis d'Amérique, a participé, contre l'avis du Secret Service, à un exercice de lecture avec des écoliers de 6-8 ans pendant que le World Trade Center était en flammes. Comme sens des priorités, c'est effectivement très discutable...

Et le numéro comique de Bush junior ne faisait que commencer... Pendant que le président poursuivait son opération de presse, téléguidé par Andrew Card, nous attendions impatiemment la suite des opérations. Le poste de radiocommunications de Melinda Shearer restait anormalement silencieux après qu'il eut servi à recevoir le télex du vice-président, et aucune nouvelle instruction ne nous était communiquée. Il était 9h20 et, au même moment, un troisième avion, le vol American Airlines 77, était détourné vers le Pentagone. Et nous n'avions aucun détail au sujet de ce qui se passait vraiment, en dehors des images en direct du crash du vol United 175 contre la tour sud du World Trade Center.

Pendant qu'Andrew Card faisait un point rapide de la situation avec le président, Wallace est venu me voir pour me communiquer la suite des opérations. Visiblement, il y avait eu une légère accélération de la visite prévue :

« Randy, prépare Limo one : j'ai eu la confirmation par Cheney qu'on passait en situation de crise. On va prendre l'air immédiatement dès qu'on sera tous à bord d'Angel.

— Compris... Aucun changement pour les opérations immédiates ?

— Aucun... Numéro un va faire une communication, on part ensuite vers l'aéroport à 9h35 comme prévu. Tu t'occupes des voitures, comme prévu. Du neuf de ton côté ?

— Non... Est-ce que tu sais si on file à Mac Dill directement où si on rentre à Washington dans la foulée ?

— Aucune idée, numéro 2 ne m'a rien dit à ce sujet. On aura notre destination de confirmée une fois en vol, c'est tout. Angel est déjà prévenu directement pour le décollage d'urgence. J'ai eu Hoyle au téléphone, il m'a demandé ce que c'était que tout ce bordel... Il est pas content de devoir décoller comme ça sans savoir où il va...

— Tu m'étonnes... Je file voir Limo one et le convoi pour les instructions... »

Il était 9h25 et je me suis occupé de mettre en place le convoi routier à destination de Sarasota Bradenton. Il y avait de prévu un itinéraire rapide vers MacDill AFB au cas où le dispositif de crise serait enfin appliqué, mais visiblement, tout le monde à la Maison Blanche ne voulait pas affoler la population. Du moins dans sa version officielle... Pendant que je m'occupais du convoi, Bush avait contacté Cheney à Washington, bien évidemment, mais aussi George Pataki, le gouverneur de l'État de New York, et Rudolph Giuliani, le maire de New York City.

À 9h29, une conférence de presse a été improvisée à l'école Booker pour montrer que le Président, qui en savait visiblement moins que nous sur la situation, montre que l'exécutif n'était pas dans les choux. Bien briefé par Andrew Card, il a dit que nous avions, je cite : « une tragédie nationale » après avoir dit qu'il rentrerait à Washington, sans dire à quelle heure... Un bel exercice de langue de bois, cela dit en passant, grâce à la complaisance de son entourage pour NE RIEN DIRE DE PRÉCIS au président. Ils devaient tous s'être passé le mot pour ne pas l'affoler car, quand

Bush est monté à bord de Limo one pour se rendre à Sarasota, à 9h35, je l'ai clairement entendu dire à l'attention de son chef de cabinet :

« Mais pourquoi est-ce que ces types se sont plantés sur les tours ? Enfin, qu'est-ce qu'ils ont fait au contrôle aérien pour diriger ces avions droit sur les tours ? Et c'est quoi cette histoire de détournement ?

— On ne sait pas encore tout George, répondit Andrew Card. Il nous faut rentrer à Washington tout de suite... »

Bush est monté dans sa limousine et le convoi a pris la direction de l'aéroport de Sarasota Bradenton. À partir de ce moment-là, le traitement de crise majeure le plus grotesque de toute l'histoire des États-Unis d'Amérique venait commencer...

Bush est arrivé avec son escorte à Bradenton International à 9h45. Pour vous donner une idée de l'improvisation qui régnait dans l'escorte présidentielle ce jour-là, je me contenterai de vous signaler que ni Wallace, ni moi, pourtant numéro un et deux de l'équipe de sécurité mobile du Secret Service, n'avions la moindre idée de ce qui allait se passer par la suite. En toute logique, deux options étaient possible : se rendre immédiatement au centre de commandement de MacDill AFB de l'autre côté de la baie de Tampa pour que le président gère la situation depuis cette base militaire, ou filer dare-dare vers Andrews AFB à Washington, afin que Bush rentre le plus vite possible à la Maison Blanche. À cette heure-ci, les Twin Towers étaient toutes les deux ne flammes, et le vol American Airlines 77 avait percuté le Pentagone. Dès l'arrivée au pied de la passerelle d'Air Force One, Wallace, qui avait fait le voyage en tête dans la voiture de la police de Sarasota qui ouvrait la marche m'a demandé :

« Randall, est-ce que Bush ou Card t'ont dit où est-ce qu'on devait aller ?

— Ni l'un ni l'autre Wallace... Normalement, on devrait rentrer à Washington. À moins que l'on aille à MacDill avec Angel...

— Vu comme c'est parti, ça ne m'étonnerait pas que ce ne soit ni l'un, ni l'autre. Demande aux pilotes s'ils ont des instructions, tu viendras me voir après le décollage pour m'en dire plus...

— Okay patron... J'y vais tout de suite... »

J'avais fait le voyage vers l'aéroport à bord de Limo one et ni le chef de l'exécutif, ni son chef de cabinet, ne m'avaient dit quoi que ce soit. Melinda, qui était à leur côtés, m'a confirmé qu'Andrew Card avait passé les dix minutes à expliquer à Bush comment Cheney était en train de gérer la situation à Washington. Le tout, sans avoir la moindre communication en provenance de Washington au sujet de ce qui se passait.

Au même moment, Dick Cheney était conduit par mes collègues de l'équipe de Pennsylvania Avenue dans le bunker de commandement atomique de la Maison Blanche et cette dernière, ainsi que le Capitole, étaient évacués et fermés. Au moment où nous sommes arrivés au pied d'Air Force One, à l'initiative de la directrice de la Federal Aviation Administration, l'espace aérien au-dessus des États-Unis venait d'être fermé à tout trafic hors militaires et urgence justifiée. En montant à bord d'Air Force One, appelé Angel du nom de son indicatif radio, je n'ai pas manqué de remarquer, discrètement collé sous l'empennage horizontal de l'appareil, un autocollant moqueur vraisemblablement mis là par un des types de la maintenance à Andrews Air Force Base :

RENDEZ-NOUS MONICA LEWINSKY !

Beau rappel du fait que le président Clinton ne baisait que ses stagiaires... Je me suis rendu dans le cockpit de l'appareil où l'équipage procédait à la check-list avant décollage, le tout dans une ambiance décontractée malgré la situation :

« ...C'est bon pour les pleins, on ne fait pas le tour du monde, tu peux dire aux gars du carburant de débrancher leur camion... Tiens, le Secret Service en pleine action ! Alors agent Perkins, qu'est-ce qui nous vaut l'honneur de votre visite ?

— Une simple demande de mon patron, colonel Hoyle. Il veut savoir où on va, personne ne le lui a dit.

— J'ai pour instruction de décoller et d'attendre les ordres du NORAD en vol. Paraît que Cheney s'occupe de tout... Au fait, tu ne connais pas ma copilote, le major Carmen Valguardia. Elle débute sur Angel... Carmen je te présente Randall Perkins, agent spécial du Secret Service...

— Enchanté... répondis-je. Vous remplacez Jack Bellini ?

— Je ne fais que l'intérim, je dépends d'une unité de transport basée dans le nord du New Jersey. Vous êtes le numéro deux du dispositif mobile du Secret Service à ce qu'on m'a dit, et vous n'en savez pas plus que nous...

— Malheureusement oui. Si même les pilotes d'Air Force one ne savent pas où on va... »

J'avais aperçu le major Valguardia à notre départ d'Andrews AFB lundi en fin d'après-midi. Petite latina trapue dans la trentaine, au teint très sombre et au visage rond aux yeux bridés et aux pommettes saillantes, très typée indienne d'Amérique centrale, elle est originaire du Belize et elle a été naturalisée citoyenne des États-Unis d'Amérique avec sa famille pendant son enfance. J'ai su tout cela du fait de la suite du programme de la journée, je vous ne parlerai plus loin...

Pour l'instant, elle remplaçait le lieutenant-colonel Bellini, un ex du Strategic Air Command, comme Benjamin Hoyle, qui était parti à la retraite en juillet 2001, laissant la place vacante. Le 89th Airlift Wing, l'escadrille dont dépend Air Force One et qui est stationné à Andrews AFB, prend comme pilotes des anciens de toutes les forces armées avec un dossier impeccable et un minimum de 10 000 heures de vol pour piloter Air Force One, l'avion du Président, et les autres avions servant au transport des membres de l'exécutif. Benjamin Franklin Hoyle, colonel de l'US Air Force, 58 ans, avait débuté comme pilote de bombardier au Vietnam avant de passer sur B52 pour le Strategic Air Command.

Le 89th Airlift Wing était pour lui une fin de carrière en or, le rêve de tous les pilotes de nos forces armées qui n'envisagent pas de devenir astronautes... Pour le moment, nous devions partir avec Air Force One vers une destination inconnue. L'équipage avait fait la check-list de l'appareil dès qu'ils avaient reçu l'ordre de préparer un décollage d'urgence directement du vice-président, à 9h25. Tout était prêt, et l'équipage n'attendait plus que la confirmation de l'embarquement de tous les passagers d'Air Force One. Le colonel Hoyle m'a demandé de contacter mon chef :

« Agent Perkins, vous avez l'interphone là, si vous pouviez demander à votre patron la confirmation qu'on a tout le monde à bord, je pourrais demander à ce qu'on retire la passerelle. J'ai ordre d'être en l'air le plus rapidement possible.

— OK colonel... Passerelle ? Agent Perkins, je suis avec l'équipage.

— *C'est toi Randy ? Du neuf de leur côté ?*

— Négatif, sauf qu'ils doivent décoller au plus vite, on a tout le monde à bord ?

— *Affirmatif, je fais installer tout le monde pour le décollage. Je peux renvoyer la passerelle et faire fermer la porte ?*

— Affirmatif, je préviens l'équipage que tu t'occupes de ça et qu'on va pouvoir y aller... Colonel Hoyle, l'agent Wallace Kirby me dit que tout le monde est prêt, il renvoie la passerelle et fait fermer la porte, c'est quand vous voulez.

— Merci pour le boulot... Carmen, tu es du côté de la passerelle, dès qu'elle est retirée, tu me le dis, on part tout de suite...

— C'est fait Ben, les rampants sont en train de la remorquer vers le hangar.

— OK, on y va pour le cirque ! Installez-vous avec nous sur le siège pliant du contrôleur agent Perkins, vous allez avoir droit à un décollage rock'n'roll, ordre du NORAD... Au fait, il y a un concours dans l'Air Force pour renommer Air Force One en l'honneur de notre président, vous pouvez y participer si vous avez des idées. Au dernier pointage, *Dumbo Jet*¹ était bien placé sur la liste... Carmen, fais chauffer les sèche-cheveux !

— Ok Ben... Moteur 1, démarreur... »

L'équipage a fait partir Air Force One, un Boeing 747 modifié expressément comme avion de liaison pour la Présidence, et a demandé l'autorisation de décoller à la tour de Bradenton. Le trafic aérien civil étant arrêté, le décollage a été rapide :

« ...Bradenton contrôle à *Dumbo jet*... Heu ! Angel, vous êtes autorisé au décollage scramble sur la piste 14, vent du 70 à 10 nœuds, c'est quand vous voulez, rappelez au niveau 100 pour changement de cap...

— Compris Bradenton contrôle, je prends le taxiway A à partir de l'intersection R3, je vous rappelle au niveau 100... Va falloir qu'on me dise où aller, car je ne vais pas passer la journée à faire des ronds avec ce bahut dans le ciel de Floride, beau temps ou pas... »

À 9h55 heure de la côte est, Air Force One s'est aligné en bout de piste de l'aéroport de Sarasota Bradenton International et il a pris l'air immédiatement. Sans la moindre destination de prévue, et sans la moindre escorte de chasse non plus. Là, il y avait visiblement un certain flottement au plus haut niveau de l'État...

Pendant près de trois quart d'heure après le décollage de Sarasota Bradenton International, Air Force One s'est contentée de faire des ronds dans le ciel de Floride, faute d'ordre précis sur la destination à prendre en provenance de la Maison Blanche... J'ai passé tout ce temps entre la cabine passagers et le cockpit à prendre des nouvelles auprès de Wallace, qui n'en avait pas, et l'équipage, qui n'en avait pas non plus... Le colonel Hoyle avait mis l'avion sur pilotage automatique et, en attendant que quelqu'un se décide à faire quelque chose d'intelligent, il profitait de l'occasion pour une conversation très civile avec sa copilote, le major Valguardia :

« ...une recette traditionnelle du Belize, avec du riz, des haricots rouge et de la dorade... indiquait le major. On met habituellement de la sauce forte et des tranches d'avocats mais je préfère assaisonner au citron vert. Et toi, tu mets quoi dans ton jambalaya ?

— C'est plutôt mon épouse qui met des cubes d'épaule dedans, je ne suis pas très plats de riz pour la préparation. Par contre, le jambalaya de mon épouse, c'est un vrai délice. Pour les légumes, je préfère cuisiner le succotash. J'ai une recette aux oignons frits et aux pignons de pin. Et, quand c'est la saison, je rajoute de fines lamelles de potiron cuites à la vapeur. Randy, on en est aux recettes de légume, t'en aurais pas une sous le coude, par hasard ?

— Je ne suis pas très cuisine, désolé... Ce que j'aime le plus, ce sont les courgettes braisées au parmesan. Je fais blanchir les courgettes coupées en fines rondelles cinq minutes à l'eau bouillante, puis je les fais cuire dans de l'huile d'olive à la poêle pendant un petit quart d'heure. Je sers en rajoutant du parmesan et, quand j'en ai, du cumin. Mes gamins adorent ça ! Sinon, on fait un ragoût de légumes avec ce qu'on a sous le coude suivant la saison. Recette de ma belle-mère...

¹ Littéralement, "Débilloplane". Jeu de mot avec "Jumbo Jet", la désignation commerciale du Boeing 747, dont est dérivé Air Force One (747-200B aménagé spécialement, sous la désignation militaire VC 25 A)

— Pas de nouvelles de la part de la Maison Blanche ? demanda le colonel Hoyle. On est toujours en train de faire des ronds en l'air pour rien. C'est pas que le paysage soit moche, mais on ne va pas pouvoir tourner longtemps comme ça.

— Toujours rien... répondis-je. Aux dernières nouvelles, Andrew Card était en train d'expliquer au président ce qui se passait. On a eu un résumé de la part de Condoleezza Rice, la conseillère à la sécurité nationale.

— Bon, d'ici à ce que Bush comprenne, on sera à court de carburant... » conclut le colonel Hoyle, sur le ton de la plaisanterie.

Cela a failli être le cas... Quand je suis redescendu du cockpit d'Air Force One pour aller chercher des cafés pour l'équipage, Andrew Card s'escrimait à expliquer à Bush la situation. Visiblement, il n'avait pas tout compris :

« Andy... Je reprends, deux avions ont percuté les Twin Towers à New York City, ce n'était pas un accident et ils ont été détournés pour ça... C'est bon ?

— Cette partie-là, oui...

— Alors, comment se fait-il qu'ils ont pu percuter le Pentagone plus tard ? S'ils sont rentrés dans les Twins en explosant dedans, ils n'ont pas pu continuer vers Washington vu qu'ils étaient déjà détruits avec les tours !

— Heu... George... Écoute-moi bien. Il y a eu un avion qui a percuté la tour nord du World Trade Center, un second avion qui a percuté la tour sud. Ça fait deux avions pour deux tours, un pour chaque tour, tu comprends ?

— Jusque là, oui...

— Donc, ces deux avions qui ont percuté les Twin Towers, ils n'ont pas pu percuter le Pentagone, on est bien d'accord, non ?

— Heu... Oui...

— Alors, l'avion qui a percuté le Pentagone, vu que ce n'est pas l'un de ces deux avions, c'est forcément un TROISIÈME avion qui a été détourné. Tour nord, tour sud, Pentagone, un avion, deux avions, trois avions, tu comprends ?

— Heu... Attends, je compte... Tour nord du World Trade Center, ça fait un... »

Au bout d'un long moment de silence, le Président a enfin compris :

« Ah ben j'y suis ! Il y a eu TROIS avions de détournés en tout ! Un pour chaque tour et un troisième pour le Pentagone ! C'est bien ça ?

— Mais oui, tu as compris !...

— Monsieur Card, un appel du vice-président en priorité, coupa Wallace. Vous pouvez le prendre sur le canal 1.

— Merci agent Kirby... George, c'est Dick, il vient aux nouvelles... »

Il était 10h15 et on n'en avait pas encore fini avec le traitement des calamités, je parle ici des attentats, bien évidemment... L'appel de Dick Cheney était une demande urgente pour un ordre présidentiel que seul Bush pouvait donner. À condition qu'il ne mette pas un quart d'heure à comprendre ce qu'on lui demandait... J'ai fait un saut dans le cockpit de l'appareil pour donner les cafés à l'équipage puis je suis retourné en cabine. Bush avait pris son vice-président au bout du fil et c'était pas évident pour la suite :

« ...Dick, j'ai compris pour les trois avions mais d'où il sort celui qui s'est écrasé en Pennsylvanie, je comprends pas pourquoi les terroristes ont voulu détruire une forêt en y écrasant un avion dessus... Ah, c'était pas la forêt, mais pourquoi alors ils ont précipité l'avion dessus?... Ah bon, attends, je compte... Tour nord, tour sud, Pentagone, Pennsylvanie... Ça fait bien quatre, oui, et comment est-ce qu'ils ont fait pour rater le Capitole, il n'est pas dans le sud de la Pennsylvanie, il

était toujours à Washington hier soir quand je suis parti pour la Floride, on ne l'a quand même pas déplacé pendant la nuit sans me prévenir... Il a pas bougé ? Ben alors, comment est-ce qu'ils ont pu viser si mal, ça fait plus de 100 miles de différence ?... Ah, on ne sait pas... Un ordre pour quoi ?... Ben, je te signe ça et on fait comme d'habitude, tu m'envoie le papier par télécopie et je signe sans regarder, comme on fait toujours... »

Bush Junior a enfin fait le premier acte cohérent de la journée, signer un ordre ordonnant à tous les avions de l'Air Force d'abattre, si nécessaire, tout appareil déviant de sa route... Depuis un peu moins de trois quart d'heure, la FAA avait pris les devants en fermant à tout trafic civil l'espace aérien des États-Unis d'Amérique, et le dernier avion détourné, le vol United 93, venait de s'écraser en Pennsylvanie, du côté de Shanksville. On a appris plus tard que les passagers avaient tenté de reprendre le contrôle de l'appareil en apprenant, grâce à des communications téléphoniques avec leurs proches, le déroulement des attentats de New York et Washington. Mais on n'était toujours pas informé sur notre destination... Je suis retourné dans le cockpit où l'équipage discutait de l'accompagnement idéal avec un meatloaf, et je n'avais rien de mieux :

« Toujours rien. On a eu un appel de la Vice-Présidence pour demander à Bush de signer un ordre permettant d'abattre d'éventuels avions détournés, et rien de plus... Et vous, rien de neuf depuis le NORAD ?

— Rien... précisa le major Valguardia. On a eu une demande de position de la part de Cheyenne Mountain il y a de cela deux minutes à peine, et rien de plus.

— Ils n'ont pas plus d'instructions précises que nous, et nous n'avons toujours pas d'escorte de chasse depuis notre départ de Bradenton International, précisa le colonel Hoyle. Par contre, je vais bien essayer les navets à la vapeur avec la sauce tomate au basilic que me conseille Carmen pour aller avec le meatloaf.

— Je le fais avec des lardons sautés à la poêle et une sauce curry, précisai-je. Mon épouse préfère sa sauce au fromage. C'est pas mal non plus, surtout en hiver, mais je trouve ça un peu lourd... »

Pour tout vous préciser, je me dois de vous signaler qu'en déplacement, Air Force One est sensé avoir une escorte de chasse composé de trois ou quatre avions de l'Air Force, la Garde Nationale ou la Navy suivant ce qui est disponible. Et ce n'était pas le cas à ce moment-là... D'autre part, les pilotes d'Air Force One ont un lien direct avec Cheyenne Mountain dans le Colorado, le centre de commandement souterrain du NORAD, le commandement de la défense aérienne de l'Amérique du Nord, territoire complet des USA et du Canada inclus. Et là, nous n'avions pas les premiers, et aucune information en provenance du second. Et nous tournions toujours en rond dans le ciel de Floride...

Vu le manque de sérieux dans la gestion des déplacements de Bush Junior depuis son décollage de Sarasota Bradenton International, Air Force One méritait bien son surnom de Dumbo Jet... Ou plutôt celui d'Air *Farce* One, qui correspondait plutôt mieux à la situation... On était à 10h30 et nous tournions toujours en rond depuis 9h55, dans une période où chaque minute comptait. Et, depuis 9 heures du matin, Bush avait été strictement inutile à la marche du pays, en étant tenu à l'écart de toute décision par son vice-président... Pendant que Wallace était en communication directe avec le siège du Secret Service pour engueuler copieusement le responsable de ce merdier, selon ses termes, j'ai été convoqué par le président en personne pour une transmission d'ordres. Il était en ligne avec Cheney et la situation allait enfin se débloquer :

« ...Bien Dick, on fait comme ça, tu auras le temps de me préparer quelque chose d'intelligent à dire à la presse... Bon, je dois transmettre au Secret Service, j'ai l'assistant du chef du groupe de sécurité présidentielle avec moi, je vais pouvoir lui dire. D'accord, on sera sur place un peu avant midi... Entendu, on sera à Washington ce soir, à tout à l'heure Dick... Agent Perkins, dites à votre patron de venir me voir : nous partons pour Barksdale AFB, où je ferais une déclaration. Ensuite, le vice-président nous dira ce qu'il a prévu pour la suite des opérations. Voilà le nouveau programme de la journée...

— Compris Monsieur, je préviens l'agent Kirby... »

Wallace avait eu à l'instant la même confirmation de la part du patron du Secret Service en personne, qui était aussi peu content de la situation que mon chef. Je suis retourné dans le cockpit pour voir si l'équipage avait été prévenu de notre nouvelle destination.

« Alors Randy, on sait finalement où on va ? me demanda le colonel Hoyle.

— Barksdale AFB, en Louisiane, j'ai eu l'info directement par le président, confirmé par mon chef, je ne sais pas si tu connais...

— Barksdale, c'est la base de bombardier où j'ai appris à piloter sur B 57 à ma sortie de l'Air Force Academy, en 1967, avant de partir au Vietnam...

— Benny, un appel codé en provenance du NORAD ! coupa Carmen. Il me faut ton code pour la purple box...

— Je le rentre... Voilà ! »

Au passage, la purple box est un dispositif de communication de crise entre les commandement des forces armées et le chef de l'exécutif, ou les véhicules qui le transportent. L'équipage d'Air Force One se voit attribuer une clef de déchiffrement, renouvelée à chaque déplacement officiel, pour pouvoir avoir en clair les communications en provenance de Cheyenne Mountain le concernant. Le colonel Hoyle a rentré sa clef et il a tout de suite eu le NORAD au bout du fil :

« Angel, ici NORAD, je vous confirme votre destination : Barksdale AFB. Vous pouvez changer de route avec effet immédiat. Vous aurez un nouvel ordre de mission une fois à destination. De NORAD, terminé ! »

— Compris NORAD, nous partons pour Barksdale, de Angel, terminé !... Carmen, préviens le contrôle aérien qu'on part pour la Louisiane. Tu nous fais tourner au 270 sur la balise de Talahassee est...

— Talahassee est au 270, compris... Angel à contrôle, nous avons nos ordres pour une nouvelle destination, demandons l'autorisation de prendre au cap zéro, niveau 395. Nous devons tourner au 270 sur Talahassee est, à vous !

— *Compris Angel, prenez au cap zéro, niveau 395... Angel de contrôle, un avion de ligne ne répondant pas au contrôle aérien se dirige droit sur vous ! Effectuez immédiatement des manœuvres d'évitement !*

— Angel de contrôle, on monte au niveau 600 ! Carmen, les manettes au tableau, on se paye une belle grimette !

— Reçu, les gaz à fond, plein cabré pour niveau 600 ! »

L'équipage d'Air Force one a appris plus tard qu'il s'agissait d'une fausse alerte : un vol de Continental Airlines qui s'est posé à Tampa au lieu de Miami, et qui était resté silencieux le temps de changer de fréquence radio entre le contrôle aérien de Miami et le contrôle d'approche de l'aéroport de Tampa. Mais cela n'a pas empêché Air Force One de monter à son niveau de vol maximum, le niveau 600, soit une altitude de 60.000 pieds (*18 180 mètres*).

L'avion présidentiel, bien que basé sur un Boeing 747 de série, a été doté de performances supérieures à celles des 747 livrés aux compagnies aériennes. Un avion de ligne peut monter à 50 000 pieds d'altitude maximum (*15 150 m*), et il croise rarement au-dessus de 45 000 pieds (*13.635 m*). Air Force One a été modifié pour pouvoir monter jusqu'à 60 000 pieds en croisière, et 70 000 pieds en altitude maximale (*21 210 m*). Soit l'altitude de croisière des premières versions de l'avion-espion U2 du début des années 1960... Ce jour-là, Air Force One a fait le trajet entre la Floride et la Louisiane à son altitude de croisière maximale. Et toujours sans escorte de chasse, contrairement à la procédure standard de l'Air Force...

Avec le recul, il m'apparaît de plus en plus évident que Bush a été délibérément écarté de toute possibilité de décision par le vice-président Cheney et les membres de son gouvernement. Mais ce que je dis là n'est qu'une opinion personnelle, pas le résultat d'une analyse ou d'une enquête. Après avoir reçu l'ordre en provenance de Cheney à 10h35, Air Force One s'est posé à Barksdale AFB à 11h45 heure de la côte est (10h45 heure locale) alors que Bush aurait pu diriger les opérations depuis MacDill AFB au plus tôt à 10h00, heure de la côte est. Comme le président devait être conduit d'une base aérienne à une autre, le rôle du Secret Service fut purement décoratif, comme me l'a si bien fait remarquer Wallace Kirby avant notre atterrissage à Barksdale :

« En clair, on va faire de la figuration, les militaires vont s'occuper de tout ce qui est sécurité du Président jusqu'à Andrews AFB... Bon, est-ce qu'on aura cinq minutes pour aller bouffer, au moins ?

— Je demanderai ça aux militaires une fois qu'on sera posés. Par contre, pour la suite de la journée, je crains fort que l'on nous sorte encore un programme complètement tordu...

— Parle-pas de malheur Randy... »

Un quart d'heure avant notre atterrissage à Barksdale, en Louisiane, nous avons eu droit à une escorte de chasse. Trois avions en provenance du Texas sont venus nous escorter. Nous nous sommes ensuite posés et là, ce fut la sécurité militaire de la base qui a pris en charge le président, consignait tout le personnel non indispensable à bord d'Air Force One... Par chance, les militaires avaient prévu de quoi nous faire patienter, pendant que le reste de l'équipage profitait de l'escale pour se mettre au courant des actualités par le biais des télévisions du bord. J'ai mis quelques détails d'intendance au point avec l'officier qui commandait le détachement qui gardait Air Force One. Dans l'immédiat, nous avons un peu de temps pour souffler, j'ai prévenu les autres occupants de l'appareil que l'essentiel était réglé :

« J'ai vu les gardes, ils ne nous oublient pas. Des sandwiches sont préparés à notre intention au mess, ils vont nous être apportés à bord d'Air Force One d'un instant à l'autre. Pour numéro un, la sécurité de la base s'occupe de tout. Wally, tu as des indications pour la suite des opérations ?

— Pas encore... pointa mon chef. J'attends une confirmation directe de la part de nos patrons à Washington sur le programme du reste de la journée. Ils doivent me faire un planning dès que la vice-présidence leur aura transmis les instructions... Tiens, quand on parle du loup... »

Un télex est arrivé sur l'un des appareils de communication présidentielle installé à bord de l'appareil. Malheureusement pour nous, la journée n'était pas finie. Dick Cheney, le véritable maître des opérations, avait décidé de nous faire voir du pays :

« Youpie, on redécalle à une heure et demie pour Offut AFB. Un cabinet de crise sera mis en place là-bas... pointa mon chef, d'un ton maussade. Tu vas pouvoir prévenir Benny Hoyle qu'il a encore des heures de vol à faire...

— Pas la peine, j'ai reçu un message depuis Cheyenne Mountain... pointa le pilote d'Air Force One. Le plan de vol va m'être apporté. Bon, avec Carmen, on fait le cockpit check et les pleins à partir d'une heure. Ça nous laisse trois quart d'heure pour le repas... »

Comme programme pour la journée, il y a mieux... L'équipe du Secret Service s'est réunie à bord d'Air Force One, rejointe par Melinda Shearer et l'équipage de l'appareil, devant les assiettes de sandwichs gracieusement apportées à bord de l'appareil par un des sous-officiers du mess de la base. Benny Hoyle, le pilote, avait mis de côté quelques douceurs à l'intention du petit personnel :

« J'ai fait du thé glacé si vous en voulez, je pense que ça aidera à faire passer les sandwiches. Il y a aussi de la salade de tomates qu'a faite Carmen, ça améliorera un peu l'ordinaire... »

— Je prendrai juste de la salade de tomates avec du thé glacé... répondit Melinda Shearer. Les sandwiches, faut que j'évite, j'ai dix livres à perdre. Colonel, votre thé, il est pas trop sucré ?

— Ben ne met que le minimum syndical pour le sucre. Si tu aimes les boissons au goût acidulé bien marqué, il va te plaire.

— Citron jaune ou vert pour le thé ? demanda Wallace Kirby.

— Les deux... répondit Ben Hoyle, en apportant deux grands pichets pleins à ras bord. Faites votre choix, celui à ma gauche, c'est le citron vert, l'autre, le citron jaune... J'ai une question à vous poser, si toutefois quelqu'un a la réponse : pourquoi est-ce qu'on ne file pas tout de suite à Washington ? Qu'est-ce qu'on peut bien aller foutre à Offut ?... C'est pas que le Nebraska me sorte par les trous de nez, mais je vois pas le rapport avec ce qui s'est passé à New York et dans la capitale fédérale... »

Personne n'a été capable de nous fournir une raison valable pour ce marathon aéro-militaire dans tout le pays... Comme je l'ai dit, je pense que ce voyage insensé du chef de l'exécutif en plein milieu d'une crise majeure, était destiné à éviter qu'il ne fasse une grosse connerie. À midi, heure de la côte est, les agences fédérales et locales avaient déjà fait la plus grosse part du boulot en ce qui concernait la gestion de la crise.

Quand au retour du président à Washington, personne n'en connaissait encore l'heure, toujours pas décidée par Dick Cheney. Le personnel du Secret Service et les quelques membres de l'accompagnement présidentiel ont parlé d'autre chose, mais ils n'en pensaient pas moins. Néanmoins, je n'ai pas perdu ma journée : j'ai découvert quelque chose de très intéressant : faire infuser un bâton de cannelle dans du thé glacé, c'est pas mal pour le goût quand on aime ça...

Selon le plan de vol transmis à Ben Hoyle, nous étions attendus à Offut AFB à 15 heures, heures de la côte est. Cette fois-ci, une escorte de chasse était prévue. La raison officielle ? Une conférence de sécurité dans le bunker du commandement des forces atomiques du pays, situé dans cette base aérienne située dans les environs d'Omaha. Soi-disant parce que ce centre de commandement permettrait de communiquer efficacement avec toutes les forces armées du pays. Comme celui de la base aérienne de MacDill, où nous aurions pu nous rendre en dix minutes dès notre décollage de Sarasota Bradenton... À cette heure-ci, le président allait enfin faire autre chose que de la figuration. Enfin, on allait faire croire qu'il allait faire autre chose que de la figuration...

Depuis neuf heures du matin, à part rester planté là où son chef de cabinet le posait, George W. Bush s'était contenté de se payer, aux frais du contribuable, une belle ballade en avion... Bien évidemment rédigée par son vice-président, le discours de Bush n'avait été expurgé par Andrew Card que de la phrase d'introduction "on va leur défoncez la gueule à ces fils de pute" avant d'être

transmis au président. Voici le texte que la potiche la plus célèbre des USA a prononcé en direct dans les médias, à 13h04 :

« Je veux assurer au peuple américain que toutes les ressources du Gouvernement Fédéral sont à l'œuvre pour assister les autorités locales pour sauver des vies et aider les victimes de ces attaques. Ne faites pas d'erreur : les États-Unis traqueront et puniront ceux qui sont responsables de ces actes lâches.

J'ai été en contact régulier avec le vice-président, le secrétaire de la défense, l'équipe de sécurité nationale et mon cabinet. Nous avons pris toutes les mesures de sécurité appropriées pour protéger le peuple américain. Nos forces armées sur notre territoire national et autour du monde sont en alerte maximale, et nous avons pris les précautions de sécurité nécessaires pour continuer les fonctions de notre gouvernement.

Nous avons été en contact avec les membres du Congrès et des leaders du monde entier pour leur assurer que nous ferons tout ce qui est nécessaire pour protéger l'Amérique et les Américains.

Je demande au peuple américain de se joindre à moi pour dire un remerciement à tous les gens qui ont combattu durement pour secourir nos compatriotes, et de se joindre à moi pour dire une prière pour les victimes et leurs familles.

La résolution de notre grande nation est testée. Mais ne faites pas d'erreur : nous montrerons au monde que nous passerons ce test. Dieu vous bénisse. »

Au même moment, l'équipage d'Air Force One préparait le décollage de l'avion à destination d'Offutt AFB, notre prochaine destination n'étant pas connue. Les paris variaient entre Hickam AFB à Hawaï et Elmendorf AFB en Alaska, Guam étant aussi pressenti comme escale possible. Au point où on en était dans le n'importe quoi, tout était possible.

La ballade à travers le pays se poursuivait avec notre décollage à destination Offutt AFB à 13h30, heure de la côte est. Offutt AFB est le siège du commandement central du Strategic Air Command, la force de bombardiers stratégiques des États-Unis d'Amérique. Certes, c'était un choix pertinent d'aller dans un centre de commandement stratégique comme celui-là mais cela n'expliquait pas pourquoi le président faisait la tournée des bases aériennes du pays pendant la crise la plus grave qu'aient subi les USA depuis la crise des missiles de Cuba au début des années 1960... Comme la sécurité du président était désormais assurée par les commandos de l'air sur les bases aériennes, les agents du Secret Service en étaient réduits à faire de la figuration.

Pendant le vol, nous avons attendu les instructions de la part du siège du Secret Service, tout autant que de la Vice-Présidence, sur la suite des opérations, en vain... Dick Cheney poursuivait clairement une stratégie d'éloignement de Bush Junior de Washington. Cependant, Air Force One, du fait de ses systèmes de communication, permet au président d'avoir accès à toutes les communications militaires et civiles du pays. Naturellement, tous ses interlocuteurs avaient parlé à Cheney avant, et ils avaient déjà des instructions précises de la part du vice-président en ce qui concerne ce qu'il fallait dire et faire avec Bush Junior. À savoir, rien d'important...

Air Force One s'est posé à Offutt AFB à 2 heures 50, heure de la côte est (1h50 heure centrale), et Bush a réuni le Conseil National de Sécurité par téléconférence depuis la salle de commandement du bunker atomique de la base. Pendant ce temps, nous avons été de nouveau consignés à bord de l'appareil le temps que la conférence nationale de sécurité se réunisse. Et le

première bonne nouvelle de la journée nous est parvenue : nous devons rentrer à Washington directement après la conférence. L'heure de décollage était prévue pour 16h30 heure de la côte est. Cela nous laissait une petite heure pour souffler, et l'officier commandant le mess nous a offert des rafraîchissements pour nous faire patienter. Un de ses subordonnés est venu nous voir à bord d'Air Force One avec une carte bien garnie, qui a tout de suite enchanté Wallace :

« Bon, qu'est-ce qu'ils ont de bon sans alcool à la carte... Tutti frutti glacé, ça m'a l'air pas mal comme truc, on prend tous ça ? »

— Faut aimer le goût du citron vert, prévint Ben Hoyle. Je connais bien la recette : c'est un type d'Hickam AFB, à Hawaï, qui l'a inventée pendant la seconde guerre mondiale. C'est devenu un grand classique de l'Air Force...

— On va goûter ça, repris-je. Si c'est toujours d'actualité depuis la seconde guerre mondiale, c'est que ça ne doit pas être si mauvais que ça... Allez, un grand pichet pour tous ! »

Mélange de jus de mangue, d'ananas, d'orange et de citron vert, sucré avec du sucre de canne liquide et de la glace pilée, le tutti frutti glacé est effectivement un délice. Wallace m'a dit plus tard qu'il n'avait pas perdu sa journée en venant à Offutt AFB pour découvrir ça... Comme nous étions tous sensés être au boulot, Melinda Shearer a posé la question qui revenait constamment, depuis le départ de Sarasota :

« D'après vous, pourquoi est-ce qu'on se ballade dans tout le pays, comme ça ? Ça n'aurait pas été plus simple de rentrer à Washington ? Vous, dans l'Air Force, vous avez quoi de prévu dans ce cas-là ? »

— Pour le pire des scénarios, c'est Cheyenne Mountain direct, expliqua Carmen. Sinon, à défaut, la base aérienne la plus proche. Mais certainement pas se taper la moitié du tour du pays, comme on vient de le faire, sur ordre du chef de cabinet !

— Surtout qu'on a volé la moitié du temps sans escorte de chasse, ce qui est une violation des procédures !... expliqua le colonel Hoyle. On n'a eu un escorte qu'à partir de Barksdale, avant qu'on ne se pose là-bas. Faudra qu'on m'explique comment est-ce qu'on a si mal fait les choses aujourd'hui !... Dites, vous avez l'air d'apprécier, on en prend un second pichet ? »

Six ans plus tard, le périple de Bush Junior autour du pays reste un mystère. Et pose quand même question : le chef de l'exécutif aurait dû, lors de cette crise, être aux commandes dès le début depuis un poste fixe, et tout diriger. Je persiste à croire que de Dick Cheney, le vice-président, a délibérément éloigné Bush de Washington pour éviter qu'il ne fasse une bourde majeure sous le coup de l'affolement. C'est la meilleure explication que je vois à cet incroyable marathon aérien. Sinon, comment expliquer autrement que le président aille se balader à bord d'une jolie cible volante comme Air Force One alors que le pays était attaqué par des pirates de l'air qui avaient détourné des avions de ligne pour s'écraser avec, lors d'attaques suicide, contre des cibles civiles ? Si quelqu'un a une meilleure explication que la mienne, je suis preneur...

Comme prévu, Air Force One a décollé d'Offutt AFB à destination de Washington D.C. peu après 16h30, à 16h36 précisément. Nous devons nous poser à Andrews AFB vers 18 heures 30, heure de la côte est. Potentiellement, notre travail était terminé, et nous avons été autorisés à passer des appels privés à nos familles une fois Air Force One en vol. Mon épouse, qui travaille comme infirmière chef dans un hôpital à Washington, avait eu beaucoup de travail à cause des blessés du Pentagone. Elle avait réussi à improviser une crèche avec des amis à nous pour garder nos enfants.

À cette époque, Macy, ma fille aînée, avait quatre ans et Randy Junior, mon fils, quinze mois. Ce qui l'inquiétait le plus, c'est qu'elle était sans nouvelle de notre meilleure amie, Linda Patterson,

dont je suis le père biologique de sa fille Nelly. Linda travaillait comme avocate dans un grand cabinet de cette ville, et toutes les communications avec Manhattan étaient coupées :

« ...Rien ne passe avec le téléphone, son cabinet d'avocat dans l'Empire State building ne répond plus, l'école de Nelly est injoignable et l'hôtel où elle habite avec son compagnon aussi. On n'arrive plus à avoir un seul numéro dans Manhattan et Brooklyn, la FEMA a déconseillé d'appeler quiconque à New York City. Par contre, j'ai pu voir Linda sur Wolf News. Elle passait un message aux parents de sa meilleure amie qui était à bord du vol United 93. Linda l'a eue au téléphone pendant... ses derniers moments, et elle a témoigné de ça sur Wolf News.

— Mon Dieu ! Ça a dû être terrible pour elle !

— *Elle n'en laissait rien paraître, ou du moins, elle essayait... Ça se voyait qu'elle était très affectée. Franchement, je ne sais pas comment faire pour la contacter. Je n'ai pas tenté d'appeler Martin au centre médical Bellevue, ils doivent être saturés en ce moment avec tous les secours à organiser.*

— C'est peut-être une idée saugrenue, mais je pense que Linda, en bon officier de réserve des Marines, ne va pas rester sans rien faire. Essaie d'appeler Fort Wreckage, le commandement de la Naval Reserve. Elle va sûrement s'y rendre. Si elle n'y est pas déjà, elle ne va pas tarder à y aller. Sinon, les Bjornsen, ils ont beaucoup d'enfants chez eux ?

— *Ils ont pu en accueillir douze en comptant les nôtres. C'est un peu la pagaille mais ils vont être aidés par leurs voisins pour la soirée. Je leur ai dit qu'on pourrait venir chercher les nôtres après la fin de ma garde si ça pouvait les aider, mais ils m'ont dit de ne pas nous en faire, ils s'en sortiront. Susan est directrice d'une crèche, elle connaît très bien ce qu'il faut faire.*

— Une chance que son époux soit en congé forcé pour cause d'inventaire dans le magasin où il travaille. Chérie, je te laisse, je serais à Andrews dans une petite heure, on se revoit à la maison pour dîner ? Je commanderait quelque chose.

— *Laisse chéri, je m'en chargerait. Je termine à 18 heures et je serai arrivée avant toi.*

— Tu as raison, j'avais oublié en plus que je déposais Wallace chez lui. À ce soir ma chérie, Essaie Fort Wreckage pour Linda.

— *Je tente le coup dès que je suis rentrée à la maison. À ce soit Randy... »*

Malgré la situation, tout rentrait dans l'ordre petit à petit. La seule consolation, que j'avais, c'est que j'allais avoir droit à une journée de repos le lendemain du fait que j'étais ne service plus longtemps que prévu. J'aurais dû finir ma journée à 14 heures en ce 11 septembre 2001, les magouilles du vice-président avaient doublé mon temps de travail effectif, ainsi que mon mileage pour mes déplacements professionnels. Une bonne chose pour ma paye, cela dit en passant.

Air Force One s'est posé à Andrews AFB à 18h28, mettant fin à notre travail. Le président Bush est reparti pour la Maison Blanche dans la foulée, Marine One, son hélicoptère, l'attendant au pied de la passerelle d'Air Force One. Épuisé, je suis rentré chez moi, à Washington, en compagnie de mon chef. Nous faisons voiture commune et c'était à mon tour de faire le chauffeur, Wallace nous conduisant au travail une fois sur deux. Il avait une vieille Pontiac qu'il ne voulait pas remplacer

avant de partir à la retraite, la Ford de son épouse devant suffire à son couple après, et faire du co-voiturage nous convenait à tous les deux.

Sur le chemin du retour, nous n'avons pas beaucoup parlé de la journée de travail épuisante que nous venions de vivre. Wallace était surtout préoccupé par son fils aîné et sa belle-fille, qui travaillent tous les deux pour l'Army au Pentagone comme sous-traitants pour les travaux de rénovation du bâtiment. Par chance pour lui, c'était l'aile de la Navy qui avait été touchée par les terroristes. Il avait pu avoir sa belle-fille au téléphone et, par chance, tout allait bien pour elle. Il m'a parlé de ses petits-fils, qui avaient le même âge que mes fils, et du temps qu'il comptait leur consacrer une fois à la retraite :

« J'ai une petite maison de campagne au bord de la baie de Chesapeake, à Cambridge. Un choix que nous avons fait pour notre retraite, mon épouse et moi, une fois que nous ne serons plus obligés de résider dans la capitale.

— Ça lui fera pas mal de route pour se rendre à son travail, elle est toujours documentaliste à la Librairie du Congrès ?

— Elle vise une place de documentariste en chef à la Norfolk State University. Depuis Cambridge, en passant par le Chesapeake Bay Bridge-Tunnel, ça lui fait une heure de route. Elle a trois ans à tirer avant de partir à la retraite, ça lui fera un bon poste.

— Tu pars en novembre de cette année, toi.

— Eh oui, 65 ans, limite d'âge... T'es le premier sur la liste pour reprendre ma place, je t'ai recommandé auprès du patron.

— Merci Wally. On passera te voir à Cambridge avec les enfants le week-end... »

Après avoir déposé mon patron chez lui, je suis rentré chez moi. Autant Sheryl, mon épouse, que moi, nous étions épuisés et nous voulions seulement passer une soirée tranquilles après une journée pareille. Malgré tout, avec l'annonce d'une allocution publique du président sur les principales chaînes de télévision, nous avons décidé de voir ce qu'il allait nous sortir. George W. Bush, en bon politicien, passait à la télévision à 20h30 pour son adresse à la nation. Je l'avait vu en vrai dans des situations peu honorables, et je ne pouvais m'empêcher de sourire ironiquement en le voyant débiter, d'un ton solennel, un discours "de circonstance" bien évidemment écrit par un de ses responsables de communication, sûrement sous la dictée du vice-président Cheney :

« ...Bonsoir, Aujourd'hui, nos compatriotes, notre mode de vie, notre primordiale liberté fut attaquée dans une série d'actes terroristes délibérés et meurtriers. Les victimes étaient dans des avions ou dans leurs bureaux, des secrétaires, des hommes et des femmes d'affaires, des militaires et des fonctionnaires fédéraux, des mères et des pères, des amis et des voisins. Des milliers de vies ont soudainement été arrêtées par des actes de terreur malveillants et méprisables.

Les images d'avions volant droit dans des immeubles, de feux brûlants, de grandes structures s'effondrant, nous ont empli d'incrédulité, d'une terrible tristesse, et d'une froide et inébranlable colère. Ces actes de meurtre de masse ont été mis en œuvre pour terrifier notre nation en la poussant dans le chaos et la défaite. Mais ils ont échoué, notre pays est fort.

De grands hommes ont été poussés à défendre une grande nation. Les attaques terroristes peuvent ébranler les fondations de nos plus grands immeubles, mais elles ne peuvent atteindre le fondement de l'Amérique. Ces actes ont fracassé de l'acier, mais ils ne peuvent ébrécher l'acier de la résolution américaine.

L'Amérique a été visée par des attaques parce que nous sommes le phare le plus brillant pour la liberté et les opportunités dans le monde. Et personne n'empêchera cette lumière de briller.

Aujourd'hui, notre nation a vu le mal, le pire de la nature humaine. Et nous répondrons avec le meilleur de l'Amérique, avec l'audace de nos secouristes, avec l'attention pour les étrangers et les voisins qui sont venus pour donner du sang et de l'aide par tous les moyens dont ils disposaient.

Immédiatement à la suite de la première attaque, j'ai mis en œuvre les plans de réponse d'urgence de notre gouvernement. Notre armée est puissante, et elle est prête. Nos équipes d'urgence travaillent à New York City et Washington pour aider les opérations de secours locales.

Notre première priorité est d'obtenir de l'aide pour ceux qui ont été blessés, et de prendre chaque précaution pour protéger contre de nouvelles attaques nos citoyens dans notre pays et autour du monde.

Les activités de notre gouvernement continuent sans interruption. Les agences fédérales à Washington, qui ont dû être évacuées aujourd'hui, réouvrent pour le personnel de première nécessité ce soir, et elles seront en activité demain. Nos institutions financières restent fortes, et l'économie américaine sera elle aussi ouverte pour les affaires.

La recherche de ceux qui sont derrière ces actes malveillants est en cours. J'ai dirigé l'intégralité des ressources de nos communautés du maintien de l'ordre et du renseignement pour trouver ceux qui sont responsables de ces actes et les amener devant la justice. Nous ne ferons aucune distinction entre les terroristes qui ont commis ces actes et ceux qui les hébergent.

J'apprécie énormément les membres du Congrès qui m'ont rejoint pour condamner fermement ces attaques. Et au nom du peuple américain, je remercie les nombreux dirigeants étrangers qui m'ont appelé pour m'offrir leur assistance et me présenter leurs condoléances.

L'Amérique, et nos amis et alliés se joignent à tous ceux qui veulent la paix et la sécurité dans le monde, et nous faisons face ensemble pour gagner la guerre contre le

terrorisme. Ce soir, je vous demande vos prières pour tous ceux qui sont dans la peine, pour les enfants dont les vies ont été brisées, pour tous ceux dont le sentiment de sécurité a été menacé. Et je prie pour ceux qui seront rassurés par un pouvoir plus grand que celui de n'importe lequel d'entre nous, porté à travers les temps dans le psaume 23 : « Même quand je marche dans la vallée des ombres de la mort, je n'ai peur d'aucun mal, parce que Tu es avec moi ».

C'est un jour où tous les américains de tous modes de vie s'unissent dans notre résolution pour la justice et la paix. L'Amérique a fait face à des ennemis avant, et nous ferons ainsi cette fois-ci. Aucun d'entre nous n'oubliera ce jour. Ainsi, nous irons de l'avant pour défendre la liberté et tout ce qui est bon et juste dans notre monde.

Merci, et Dieu bénisse l'Amérique. ²... »

Le plus dur pour moi a été de ne pas rire en écoutant tout cela. Les images du pauvre type qui ne comprenait rien à ce qui se passait, et qui avait été obligé de se faire expliquer pendant un quart d'heure l'histoire des avions par Andrew Card me restaient à l'esprit. Tout comme les tours et détours dont nous avait gratifiés le vice-président tout au long de cette "journée intéressante", comme l'a si bien qualifiée Bush Junior par la suite... Une journée avec de nombreuses questions en suspens quand à l'attitude de l'exécutif dans sa gestion de la crise.

Par la suite, il y a eu l'Irak, la réélection de Bush Junior, divers scandales dans lesquels l'équipe présidentielle était impliquée, puis l'élection de Barak Obama, mon patron actuel. Wallace Kirby a pris sa retraite en novembre 2001, et son épouse a suivi en juillet 2004. Nous allons leur rendre visite de temps en temps dans leur petite maison de Cambridge, au bord de la baie de Chesapeake. Un coin tranquille et très joli, l'idéal pour prendre sa retraite.

J'ai pu avoir Linda au téléphone le 12 septembre 2001 au soir. Elle était bouleversée par la disparition de son amie d'enfance dans le crash du vol United 93, et elle avait contribué à sauver une des victimes coincées sous les décombres des tours en réquisitionnant une grue d'un des contractants qui avait un chantier de réfection à Fort Wreckage et en improvisant une équipe de secours avec des volontaires de la Navy spécialisés dans le secours en mer. Son compagnon, Martin, n'avait pas lâché sa table d'opération à Bellevue tant que des blessés des attentats étaient acheminés vers son hôpital.

Linda et Martin ont emménagé fin 2001 dans un joli appartement qu'ils ont eu à bon prix dans Manhattan pour cause de vue imprenable... sur Ground Zero, depuis leur salle de séjour. Linda et Martin ont eu une fille en 2003, une petite Louise-Michelle, leur troisième avec Galina, la fille de Martin, et Nelly. Linda a fondé son cabinet d'avocat avec deux amies en 2005 et elle fait toujours tourner sa petite entreprise, entre deux périodes de réserve pour la Navy. Elle est lieutenant-colonel depuis peu, et toujours au commandement de la Naval Reserve de l'état de New York.

Martin, Linda et de nombreux sympathisants ont monté une association, Citizens Concerned About 911, qui entreprend des recherches sur les événements du 11 septembre 2001. Pas les idioties des théoriciens de la conspiration, mais des questions qui dérangent vraiment. Comme l'attitude de

² *Discours authentique traduit par l'auteur, disponible sur le site internet de la Maison Blanche : www.whitehouse.gov*

l'exécutif ce jour-là. Ils sont barrés par de nombreuses classifications Top Secret fort opportunes mais, avec l'élection de Barak Obama à la Maison Blanche, plus le départ à la retraite de nombreux cadres de divers départements fédéraux, ils recueillent petit à petit des informations intéressantes sur les magouilles de l'administration Bush à ce sujet. Un travail long et méticuleux, mais qui porte ses fruits petit à petit. L'Histoire est patiente, et elle récompense toujours les petites fourmis qui travaillent pour elle...

Je participe à l'aventure, avec mes contacts au Secret Service. Après avoir eu pendant quatre ans un chef je-m'en-foutiste à la place de Wallace, un rond de cuir pas loin de la retraite, promu par pistonnage politique et qui se fichait du travail, j'ai pris la place de mon patron début 2006, en février, après qu'un autre chef aie fait un petit tour pendant six mois le temps d'assurer l'intérim. Je suis désormais patron de l'équipe Alpha, celle qui suit le président pendant ses déplacements. J'ai toujours en tête la journée du 11 septembre 2001, avec cette défaillance de l'exécutif, téléguidé par la Vice-Présidence et envoyé en ballade pour ne pas nuire à la bonne marche de la nation. Je ne souhaite pas revoir ce genre de gestion de crise, et, par chance, je suis convaincu que Barak Obama a une autre envergure que George W. Bush Junior. D'un autre côté, ce n'est pas bien difficile...

Les événements de la journée du 11 septembre 2001 relatés ici, en dehors des interventions du vice-président, sont tous authentiques. Et posent bien la question du rôle de l'exécutif des États-Unis d'Amérique ce jour-là. La thèse que je développe ici (Bush délibérément tenu à l'écart de la gestion de la crise par Cheney) est celle qui me paraît être la plus plausible.



CC Olivier Gabin, 2009, juillet 2012

Cette œuvre de fiction est couverte par les dispositions de la licence Creative Commons :

CC – BY – NC – ND

*Les conditions légales de la licence applicables à cette œuvre
sont disponibles à cette adresse :*

<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/>